

Josselin Guillois  
Louvre



ROMAN Seuil

LOUVRE

*JOSSELIN GUILLOIS*

# LOUVRE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-143109-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# **Journal de Marcelle Jaujard**

*Paris, été 1939*

*21 août*

Comme la nuit depuis quelque temps redevient plus fraîche que le jour, nous laissons jusqu'à l'aube la fenêtre ouverte sur la rue, et Jacques place là sa chaise pour fumer, écoutant Paris, en caleçon et bonnet de nuit. Il est presque une heure du matin, je reste sous les draps à regarder le dos de Jacques, j'ignore s'il passera la nuit avec moi.

Aujourd'hui, Hitler et Staline ont signé un pacte de non-agression.

*22 août*

Ce matin, ciel bleu, une mésange s'éveille, un chat miaule sur la gouttière, c'est le bon air de Paris, j'entends de chez le voisin un orchestre américain de jazz que diffuse la TSF. J'aimerais danser, mais je dois retrouver Jacques dans son bureau à 10 heures, il a passé la fin de la nuit au Louvre. Dormir seule, sans l'homme qu'on aime, n'est pas toujours triste si l'on saisit cette vacance

pour tisser une toile d'amour qui le piégera à son retour. Je n'ai pas beaucoup dormi, j'ai mordillé les manches de sa chemise, cajolé son oreiller, pourléché sa zone de draps, allumé des bougies, dansé autour du lit, avant d'éclater de rire en portant son bonnet de nuit au blanc pompon. C'est un rite, ça stimule la chambre. M. Jacques Jaujard, haut fonctionnaire directeur des Musées nationaux, croyez bien que je ne vous aimerai pas éternellement en pure perte. Lui si distingué dans le civil, il ne l'est pas moins dans le privé, ses cheveux au matin paraissent mieux peignés qu'au coucher, il demeure protestant quand il rêve, et lorsqu'en plein sommeil surgit, large et imprévue, une érection nocturne, non seulement je suis seule à la consigner, car cette demoiselle frappant à l'improviste il ne l'entend pas, mais je remarque de plus ce qu'elle ménage de tact, de doigté, de retenue, et, quoique je sois tentée d'en cueillir le fruit, sa trop grande pudeur m'invite à n'en rien faire, puisque monsieur n'est pas à son poste. Ce que je prends de Jacques, je veux qu'il me le donne.

*10 h 30*

Il va fermer demain le Louvre, pour une durée indéterminée. Il a commencé d'édifier devant les portes de la rue de Rivoli des protections de sacs de sable hautes de 8 mètres. Il a fait vérifier la sécurité des deux abris antiaériens. Il a télégraphié aux membres du personnel : *Abandonnez*

*vacances. Rentrez au musée sous 48 heures.* 147 employés doivent revenir. Il a fait remonter des sous-sols 1 000 caisses en bois. Il va faire évacuer les œuvres du Louvre.

Depuis une semaine Jacques passe ses nuits au Louvre, il dort peu, sur un lit de camp, une vertèbre je le sais l'embête énormément. Mais son visage présente une excitation féerique.

*23 août*

*8 heures*

Il fait chaud, 30 °C. La déclaration de guerre pourrait tomber aujourd'hui, demain.

L'évacuation sera bientôt lancée. Je quitte Paris dans trois heures en voiture avec Louise Leloup, la responsable des peintures du XVIII<sup>e</sup> siècle, amie d'enfance de Jacques, mère de Carmen. Direction la Loire : le château de Chambord peut devenir le refuge silencieux de milliers d'œuvres à cacher. Jacques nous envoie contrôler le nouveau système anti-incendie. S'il est opérationnel, ça pourra commencer.

*11 heures*

Dans la cour Carrée, l'auto à l'arrêt mais le moteur en marche, Jacques à travers la fenêtre se penche vers moi, et,



lui si décent d'habitude, alors même que Louise tient le volant, il m'embrasse sur la bouche. « Faites attention, mesdames. »

*17 heures*

Chambord, décidément, est l'abri idéal. Là où il y a des volets, il n'y a pas de fenêtres ; où se trouvent des carreaux, manquent les fermetures ; quand il y a une porte, elle n'a pas de serrure ; la serrure existerait-elle, une poussée suffirait à en avoir raison ; une porte extérieure est-elle ouverte, en réclamez-vous la clé, on vous apporte obligeamment dans une brouette quatre cents trousseaux rouillés, parmi lesquels il vous reste à choisir ; trouvez-vous une porte inébranlable, vous découvrez qu'il suffit de faire le tour extérieur d'un donjon pour parvenir dans la salle qu'elle défendait : on a compté ainsi soixante-quatorze escaliers dérobés. Oh, il y a des avantages tout de même... Le parc du château, cerné par un mur d'enceinte, est d'une superficie vaste comme Paris ; d'ici trois semaines, on aura fini d'installer l'électricité ; pour ce qui est du système anti-incendie, oui oui c'est parfait, tout à fait perfectionné, il tire son eau du Cosson qui coule devant le bâtiment. Louise et moi nous rentrons à Paris faire à Jacques notre rapport.

Louise. Elle sent la fertilité à plein nez. Madame à chaque heure ovule sans doute. Le plus inculte sperme la féconderait. Pimpante, et bonne conductrice avec ça. Je l'aime beaucoup. Elle a accouché de Carmen il y a treize ans, pourquoi n'a-t-elle pas d'autre enfant ?

#### 24 août

Si les Allemands nous battaient, s'ils venaient jusqu'à Paris, s'ils se saisissaient de nos œuvres, je perdrais la raison de faire l'amour.

Jacques est beau ce matin, il rayonne, il va vider un musée, cependant il a les bourses pleines, et nous n'avons pas une fois fait l'amour en dix jours. Mes rêves la nuit sentent drôle. Cette nuit c'est à *La Baigneuse* de Monsieur Jean-Auguste-Dominique Ingres qu'ils s'en sont pris. J'étais au Louvre dans la Grande Galerie, il faisait noir, mais une lumière pâle flottait au sol comme un brouillard, et partout je cherchais Jacques. Deux Allemands très courtois surgissent en costume militaire, ils chaussent des bottes épaisses, qui font du bruit, car tout est silencieux. Ils me prient de les mener à *La Baigneuse*. Ils parlent bien français, ont des allures de baron, mais ils n'ont pas de sourcils au-dessus de leurs yeux, pas de cils non plus, et leur regard tout nu gêne. Je les conduis à la peinture, alors ils défont leur ceinture. Avec, ils frappent la toile,

je leur demande d'arrêter, je crie : « Jacques, Jacques, ils battent *La Baigneuse* ! » Et puis d'un coup je me trouve comme elle, dévêtue, un turban entoure mes cheveux, mes vêtements et les Allemands ont disparu. Toute nue toute seule dans le musée. Je ne sais pas quoi faire. Je me mets à courir et crier, je jubile et appelle à l'aide.

### *13 heures*

Vraiment, il fait chaud. Les employés aiment leur Louvre. Ce midi une soixantaine d'entre eux déjà sont revenus, pliant les slips, les chitons, les jarretières et culottes, abandonnant la villégiature sitôt le télégramme reçu sans demander pardon à leur femme, mari, bru, gendre ou belle-mère : « On court au Louvre, grouillons-nous. » De la côte à la ville certains ne sont pas même repassés chez eux. René Huygue, que j'ai croisé traversant la cour Carrée, conservateur en chef des peintures, grand obsédé des sanguines de Léonard, s'est excusé en me saluant d'avoir encore du sable dans les chaussettes. Il m'a dit : « Vous savez, madame Jaujard, votre mari demande qu'on rentre, on rentre. Je serais à Bagdad, je planterais le soleil là pour rapprocher fissa. » M. Huygue est un homme de talent, qui devrait porter une moustache, je le lui ai déjà dit, quel homme accompli il serait alors. Il est grand et sent bon la pivoine, le sapin et le poivre. Cependant, la pulpe de ses doigts est la plus délicate des Musées nationaux, quand il vous serre la

main on rêve d'être une estampe vieille fragile et précieuse. J'ignore s'il a des enfants, mais en dépit de sa délicatesse il doit être très fécond.

*15 heures*

*La Joconde*, première peinture du Louvre, a été décrochée, sous le regard tranquille de Jacques, qui fumait, une main dans la poche de sa veste. Une caisse en bois de peuplier l'attendait, réalisée sur mesure, à double paroi. Pour la protéger de l'eau et du feu, elle est garnie intérieurement de deux feuilles, l'une de papier cuir, l'autre ignifugée à base d'amiante. On va la cacher dans un appartement privé. Une date secrète a été retenue pour la sortir d'Île-de-France. Ce sera en octobre.

Les entrées par la rue de Rivoli, par les quais de Seine, par le jardin des Tuileries ont été condamnées. On redoute les bombardements : 91 fenêtres ont été masquées avec des sacs de riz, afin d'éviter que le verre ne se jette dans les toiles et ne troue tout. Tout va vite : les hommes décrochent à tour de bras, 170 toiles ont quitté leur cadre. Aux jardins des Tuileries on réalise une tranchée maçonnée, aménagée pour protéger les statues. Les céramiques étrusques et 500 urnes égyptiennes sont en train d'être enveloppées, elles seront ensevelies dans des bassins de sable, dissimulées sous le faux parquet de la Grande Galerie. L'ensemble

de la joaillerie royale, de François I<sup>er</sup> à Louis XV, va être emmuré dans les trappes de la salle des Caryatides. Le diamant hortensia de Louis XIV et ses 21,32 carats a sa trappe spéciale. Après-demain, à 8 heures, partira le premier convoi : six camions sont prévus, deux voitures d'escorte à l'avant et à l'arrière, deux gendarmes motocyclistes chargés d'assurer la liaison, et un camion-citerne en cas d'incendie. Ils stationnent déjà dans la cour Carrée, au cas où, ils mesurent 8 mètres de long, avec des ridelles de 5 mètres de haut. C'est peu, car plus tard il faudra embarquer *Le Radeau de la Méduse* de Monsieur Théodore Géricault, 35 m<sup>2</sup> de peinture de cadavres, qu'on ne peut pas rouler. Jacques est en quête de plus vastes fourgons, on devrait nous prêter des camions à cochons, en attendant ceux de la Comédie-Française qui doit nous en allouer quatre, de grosses machines à essence qui font 12 mètres de long, ridelles de 6, pneus prodigieux, faites pour transporter les décors de scène. 230 caisses doivent partir avec le premier convoi, d'ici trente-six heures. 19 seulement sont clouées.

Des emballeurs viennent d'être réquisitionnés, pour la plupart pris aux grands magasins. Vingt-cinq hommes appartenant au Bazar de l'Hôtel de Ville et à la Samaritaine se sont présentés en salopettes mauves, coiffés de calots à rayures, empestant le tabac. Ils ont de ces bras, ce sont les meilleurs. Quant à la minutie, on verra. Première mission : décadrer *Les Nocces de Cana* de Monsieur Paolo Véronèse, puis enrrouler la toile, qui fait 70 m<sup>2</sup>.

*20 heures*

Nous dînons à l'Oie grasse rue Ronsard, avec Louise Leloup et son mari Augustin, responsable lui de la peinture italienne.

C'est une auberge d'à peine vingt couverts. Le parquet grince, des rideaux rouges couvrent les murs, une fouée pète dans l'âtre, trois étroites fenêtres évitent de s'étouffer parmi les volutes de cochon grillé, de citron brûlé, d'ail fumé, d'aubergine carbonisée, toutes odeurs confondues qui font fuir le premier crétin venu. La cuisine ici est sauvage, exceptionnellement tendre. J'aperçois Rosalie, courbée sur la cheminée, qui exhume des cendres un jambon frotté de laurier ; c'est une vieille, lente, douce technique de cuisson. Elle nous a entendus ; elle a eu sept enfants. Elle se redresse, jette son jambon sur l'épaule, se décrasse le visage, et vient nous embrasser, chacun trois fois. Elle a grossi, son visage est trempé, elle sent le muscadet, ses seins surtout sont considérables, et du haut de son crâne une tresse noire descend vers eux, jusqu'à un petit lac de sueur que la pointe des cheveux devrait tout entier siphonner si seulement, chaque fois qu'elle se penche au-dessus du foyer de braises pour y tourner le cochon, sa transpiration ne renouvelait cette flaque d'eau salée, si joliment nichée entre ses seins énormes. J'adore cette femme. Elle nous mène à table en bagarrant le dos des hommes, à Louise et moi elle pince une fesse, elle vante l'allure de mes petits nénés ; à la fin de l'été, elle est plus belle que jamais.

Jacques semble gai. Nous commandons : une aubergine à l'ail et citron noir d'Iran (Jacques) ; des poivrons confits à l'huile d'olive et câpres de Sicile (Augustin) ; un gaspacho anisé et amandes fraîches (Louise) ; un concombre mariné au gin et miel de romarin (Marcelle). Augustin jette son dévolu sur une bouteille de cabernet franc de la Loire, Jacques se saisit de l'occasion, il annonce la nouvelle : Louise Augustin et leur Carmen devront quitter Paris après-demain pour aller vivre au château de Chambord. Ils protégeront les œuvres jour et nuit contre tous les dangers, vols, incendie, humidité, et superviseront les futurs acheminements. On verra jusqu'à quand, quelques mois, quelques ans ? Privilège et immobilité. Louise et Augustin le regardent, se regardent, je sens que sous la table quelque chose a lieu, mais ne peux deviner lequel des deux est surpris, lequel est heureux, qui fait du pied. En attaquant le jambon, nous trinquons : « Vie éternelle aux collections du Louvre ! » Ça ne doit pas mourir une œuvre. Le jambon est excellent, c'est un cochon de lait.

### *1 heure dans la nuit*

On a quitté l'Oie grasse, il fait encore chaud, j'ai dans le ventre quelque chose qui crie. Jacques me dit de rentrer à la maison me reposer, il doit aller au Louvre. Je lui dis

merde, et nous nous rendons au Louvre. Bras dessus bras dessous, nous marchons rue de Rivoli, toute vide et nue, grand ciel d'étoiles. Qu'il est beau, mon Jacques.

On salue Gaston, chef du gardiennage à la grosse moustache grise – pourquoi cette marotte des moustaches ? Jacques serait-il plus beau encore s'il portait la moustache ? –, on lui emprunte sa lampe-torche. Je demande de passer par l'aile Denon, encore exempte d'évacuation. Jacques a le cœur léger, il me suit, il chantonne. Tout est nuit dans le musée, Jacques allume la lampe, et nous montons l'escalier Daru. Petits bruits de pas secrets, d'un directeur autorisé à tout faire et qui tout de même a peur, un peu peur. Je lui serre le bras, je lui pince une fesse, il prend son grand air digne, alors je recommence, et il rit, mais il ne voudrait pas de ça maintenant. Il m'embrasse, on avance. Une odeur de fumée, de cochon, nous précède, et le parquet grince sous notre passage.

La lampe éclaire une peinture de Monsieur François Boucher, c'est *L'Odalisque*. Approche-toi Jacques, je veux voir de tout près. Ses fesses sont blanches, ses joues sont roses. Et puis voici *Nymphe et Satyre*, et le *Pierrot*. Suivent *Gabrielle d'Estrées*, *Le Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, de Monsieur Claude Gellée, et voilà sous notre lampe Monsieur Jean-Honoré Fragonard et ses *Curieuses*, puis *La Chemise enlevée*, enfin son *Verrou*. Jacques me dit : « Savais-tu que Fragonard, dans ses derniers instants, reçut un crucifix qu'il refusa



d’embrasser, jugeant qu’il était grossier et mal taillé ? » Voici Monsieur Jean-Baptiste Greuze, *La Cruche cassée*. *Les Deux sœurs Adèle et Aline* de Monsieur Théodore Chassériau. *L’Enlèvement des Sabines*, de Monsieur Nicolas Poussin. Adieu vous toutes, demain vous serez parties, dans les caisses bonnes croûtes. Mieux vaut les caisses et la nuit que les Allemands, c’est le mot d’ordre, le bon mot d’ordre. On va vous protéger contre votre charme, on ne vous volera pas, vous n’êtes pas à voler. Je voudrais bien vous voir pour toujours. Les Allemands sont-ils propres ? On raconte que oui, davantage que les Français, c’est une affaire bien connue des cours d’Europe. Mais ils ne vous auront pas. Notre saleté préférée à leur hygiène. Jacques m’embrasse dans le cou... Mes dernières règles sont de quatorze jours ; je suis à plein. Mais chut, car voilà Monsieur Georges de La Tour, voilà *Le Nouveau-né*. La mère la nuit le feu le lait la sueur l’ombre le rouge. Une femme devenue jeune maman tient un bébé dans ses bras. Le bébé est tout emmaillotté, tout dans la lumière. Il n’a pas encore de sourcils... il était un temps de mon corps où je n’avais pas encore de sourcils... Il n’a pas non plus de cheveux, il ne les a pas encore ; c’est bébé Jésus, il est sorti de Marie sans cheveux, le crâne mou et dégarni, trop jeune pour avoir des cheveux. Son front, son tout petit front présente des perles de transpiration, je n’avais jamais remarqué. « Il vient de téter, on dirait », Jacques acquiesce. Marie, tu as offert la tétée, et tu as rattaché ta robe rouge. Fragilité

de la vie, essence divine de l'enfant, perfection lisse de la surface peinte. Qu'il soit sorti de ton vagin ou qu'il soit né de la lumière je m'en fous, car je suis humide. Les ténèbres sont grandes autour, presque tout est pris dans l'opacité. Émerveillement, adoration, je n'ai pas de bébé, mais Marie en a plein, ils sont peints partout dans cette maison, elle les porte par milliers dans ses bras. Puisque devant la peinture ça mouille, ça doit aussi bien ovuler, ce n'est pas que de la croûte colorée, c'est de la magie réelle. Il faut que je touche la peinture, que je prenne, qu'elle me donne de sa force, c'est inépuisable La Tour. Jacques m'en empêche. Comment ? Demain quelle hygiène auront les mains des transporteurs ? Porteront des gants peut-être ? Tu parles, personne n'en met ! Et mes mains ne toucheraient pas ? Jacques me laisse la toucher, alors je caresse Marie, et je me penche pour embrasser le front du bébé, je déshabille Jacques, je sens que c'est pour ce soir, ça va se faire maintenant, devant La Tour, c'est sûr maintenant. Il se laisse déshabiller, je laisse la lampe-torche allumée, je veux voir sa pupille décharger.

*26 août*

La première alerte aérienne a retenti. Les sirènes ont crié de 4 h 45 à 7 h 15 du matin. Il a fallu descendre dans la rue, descendre sous terre, tout Paris et sa banlieue se sont amassés dans les caves ou les métros. J'étais en robe

de chambre et Jacques au Louvre. Me suis abritée station Louvre-Rivoli et j'ai attendu au milieu de la foule sur les rails. Une jeune femme au ventre gros d'environ 25 ans était assise à côté de moi, belle, pas du tout apeurée. Elle se caressait le ventre, et fredonnait une comptine pour rassurer son bébé. « Jamais on n'a vu vu vu, jamais on n'erra ra ra, la queue d'une souris ris ris, dans l'oreille d'un chat chat chat. »

Je n'ai pas pu prendre de douche, car Jacques m'attend au Louvre à 8 heures. Cette nuit, avant de nous quitter, il m'a dit qu'il serait toute la matinée parmi les emballeurs, que je l'y trouverais bien.

*8 h 55*

Des masques à gaz ont été distribués au personnel. Certains les portent ce matin. La préparation des tableaux se fait dans la salle des Caryatides, les sculptures sont traitées dans les anciennes écuries de la cour Visconti. Toutes les mains disponibles sont aux emballages. Elles décadrent, roulent, couvrent, mettent en malle, prennent le marteau, et clouent, recommencent. On estampille des étiquettes « haut », « bas », sans se tromper. Il y a le code pastilles-couleurs, qui est connu de tous maintenant : les points rouges pour les œuvres de première importance ; viennent après les points verts, et puis les points jaunes.

Ce sont les conservateurs qui l'ont établi, en livrant bataille fréquemment. Un Rubens de seconde main, commandé par un comte méprisé exigeant sous deux jours le portrait de son chien, en deux jours expédié, par les jeunes gars de l'atelier réalisé d'après une esquisse du Maître, lequel court un sanglier, pastille rouge ou pastille verte ? C'est Rubens, donc c'est rouge, ça m'énerve. Et Robert de La Pastoure, besogneux ténébreux lumineux oublié des pontes, c'est jaune ? Madame la Joconde n'a pas mérité le rouge, elle en a mérité trois, et c'est un cas unique. Comment est arrivé ce mérite ? N'est-ce pas au vol de 1911 machiné par Apollinaire et Monsieur Picasso qu'elle doit sa renommée et troisième pastille ? Elle n'était pas tant adulée la Mona avant qu'on la pique. Je cherche Jacques.

Traversé la tribune de la Grande Galerie, l'espace conçu à l'imitation de la pièce des Offices à Florence, tout dévolu aux œuvres de la peinture italienne de la Renaissance. Croisé Augustin Leloup, qui ne présente, évidemment, aucun stigmat de l'ivresse d'hier, cet homme est un bienheureux. Il emballait lui-même *La Mort de la Vierge* de Monsieur le Caravage. Il pleurait, mais il chantonnait. Il m'a saluée, a continué d'emballer. Comme il faisait lentement, j'ai vu disparaître sous le papier d'amiante la Vierge crevée, lâchée sur une planche de bois, les pieds nus, enflés, écartés, blancs, gras, le bras gauche gisant sur le coussin, et autour d'elle les apôtres, qui pleurent la Vierge crevée. Autour d'Augustin, douze gars

décrochaient le mur sud : *Le Mariage mystique de sainte Catherine* de Monsieur le Corrège ; *Saint Georges luttant avec le dragon* et *Le Petit Saint Michel* de Monsieur Raphaël ; *Le Concert champêtre* de Monsieur Titien ; Monsieur Botticelli, *La Vierge et l'Enfant*. Puis on a commencé de vider le mur nord : *La Belle Ferronnière* et *La Sainte Anne*, de Monsieur Léonard de Vinci ; le *Portrait de François I<sup>er</sup>* et *L'Homme au gant* de Monsieur Titien ; la *Vierge toute nue* de Monsieur Michel-Ange.

Je passe par la galerie Médicis des Rubens, riant bordel. Sept gars y portent leur masque à gaz, et ils chantent dedans, à tue-tête, une épaisse buée derrière la vitre devrait en faire des aveugles, mais leur incompréhensible gaieté par un prodige les fait voyant. D'un couloir l'autre, ils galopent, tenant sous le bras le rouleau de *L'Apothéose d'Henri IV* de Monsieur Pierre Paul Rubens, 7 mètres de long. Ils frôlent les murs, font des glissades, fâchent un conservateur, mais ne se plantent pas, et grignent sous leur masque. Une autre équipe, bien connue, de six frères, était attendue ce matin pour vider la galerie, mais affolés par les sirènes de cette nuit ils ont fui Paris. Ce ne seront pas les seuls à manquer ce matin. Des Parisiens partent. Il a fallu les remplacer, et dès potron-minet un employé du Louvre pourvu d'une liasse de billets guettait la sortie du Chat noir, rue Victor-Massé, où les manutentionnaires vont en semaine s'arsouiller. Et les voilà qui décuvent, les peintures de Rubens entre les mains.